

L'avenir de la jeunesse

Ecce iterum, me voici de nouveau ; je n'ajoute pas *Crispinus* parce que ce serait me vanter de quelque chose, et, bien que cette faiblesse soit commune, elle n'en offre pas moins des périls. Vous avez d'excellents professeurs qui vous exposent et vous corrigent vos devoirs. A aucun titre, il ne peut me convenir d'entreprendre sur leur juridiction, où je serais d'ailleurs sans expérience. Et si j'ai pu vous présenter, ou plutôt vous soumettre quelques observations, c'était en amateur et par pure sympathie. Aujourd'hui je voudrais vous parler de l'avenir de la jeunesse.

Tant que vous êtes au Séminaire, pour assurer votre avenir, vous n'avez rien de mieux à faire que vos devoirs. Tous les devoirs sans exception, traités parfaitement et avec une facture progressive et d'un élan impérieux d'intelligence, tout bien compté, c'est ce qu'il y a de mieux, de plus agréable, de plus assuré pour la formation de l'homme. Mais enfin, vous ne serez pas toujours au Séminaire. Un temps vient où il vous faudra entrer dans l'assemblée des hommes, y fournir une tâche, peut-être y remplir un rôle. Vous n'aurez plus alors pour guides vos professeurs. Vous serez, comme dit l'Écriture, dans la main de votre conseil, et Dieu, qui vous traite avec un respect supérieur, vous mettra en demeure de payer, comme on dit très bien, de votre personne. C'est vous qui serez l'unique ouvrier, l'homme de vos œuvres. Si vous êtes brave, sage, intrépide, tant mieux ; si vous ne l'êtes pas, tant pis. *Opus est ad notitiam sui experimento*, a dit Sénèque, maxime traduite par ce proverbe français : "c'est au pied du mur qu'on connaît le maçon."

Au sortir du Séminaire, vous voilà donc au pied du mur. Vous avez le tablier et le marteau ; les pierres sont sur le chantier, éparpillées, non dégrossies ; la terre propice et l'eau nécessaire formeront le mortier. Avant de construire, il faut un plan de l'édifice. Quel édifice allez-vous construire et sur quel plan ?

A cette double question, il faut vous rappeler que vous êtes

canadien, catholique et français, c'est-à-dire un homme appelé à de grandes choses. Votre patrie n'en est qu'à son époque mérovingienne ; plus tard, vous aurez votre Charlemagne, votre S. Louis, Henri IV, Louis XIV : vous avez à préparer les voies à ces grandeurs futures. Tous y contribueront par une vie profondément chrétienne ; chacun par une œuvre propre, et ceux qui entraîneront les autres, par une œuvre d'esprit, par une grande création de l'intelligence. C'est l'intelligence qui, sous le gouvernement temporel de Dieu, régit ce bas monde ; c'est elle qui en est le démiurge, la vice-souveraineté.

Au sortir de l'école, l'écueil de la vie, c'est de se tenir à de trop petits desseins. On a l'habitude de ses devoirs quotidiens ; on se croit presque trop hardi à en agrandir, si peu que ce soit, le cercle. "Le plus grand fléau de notre siècle, disait en 1854 le *Catholique* de Spire, c'est la prudence." C'est un paradoxe : la prudence est une vertu salutaire ; il en faut, mais pas plus qu'il n'en faut. Pour sortir de son berceau, il faut toujours une certaine hardiesse. Si vous voulez m'en croire, pour en sortir utilement pour les autres, noblement pour soi, il faut un grand coup d'aile et, du premier bond, atteindre, au moins par ses désirs, jusqu'aux hauteurs des cieux.

L'homme ne voit les autres qu'à travers soi-même. La seule expérience que je puisse posséder, c'est l'expérience de ma vie, et, en soi, c'est si peu que rien. Vicaire à vingt-trois ans, curé à vingt-quatre, curé dans un trou au milieu des marais pendant quarante-deux ans, seul, sans conseil, pauvre, n'ayant d'appui que le travail et d'aide que des obstacles, qu'est-ce que je pouvais bien faire ? Or, écoutez cette légende.

Au mois de novembre 1848, j'étais en Philosophie, au Grand Séminaire de Langres. Le P. X., bénédictin, depuis cardinal, mort bibliothécaire de la sainte Eglise, vint à passer. Hôte du Séminaire, il demanda au professeur d'histoire s'il y avait, en cette science qui avait ses prédilections, quelque sujet d'avenir. Le professeur me fit un signe et me voilà en tier-

devant le P. X. Le professeur lui dit que j'aime beaucoup l'histoire, que j'ai poussé déjà très loin mes lectures, et que, résolu à travailler, je pourrais un jour faire quelque chose. Le P. X. me dit : Si vous voulez être un historien, il faut commencer par lire, plume à la main, Baronius, puis le Recueil des historiens des Gaules et de la France, puis la Patrologie, puis les Bollandistes ; et alors vous saurez quelque chose. Je remerciai et revins en classe de philosophie.

J. FÈVRE,
Protonotaire apostolique.
(A suivre.)

LA FRANCE ET LE LATIN⁽¹⁾

En recommandant le maintien du latin dans les études classiques, Léon XIII a fait preuve de plus de clairvoyance que ceux des Français qui en réclament l'abolition.

La France, en effet, n'est-elle pas un pays latin ? Or, "si nous sommes devenus latins, c'est que nous l'avons voulu ; et la preuve, c'est que, plus tard, nous ne sommes pas devenus des Germains, ni des Arabes, deux conquérants dont il s'en est peut-être établi sur notre sol autant et plus que de Romains."

"Toute notre histoire pourrait s'interpréter par la persistance de notre effort à maintenir, à revendiquer, à défendre notre latinité contre les envahisseurs du dehors ou les ennemis du dedans..."

C'est que, bien loin d'être le principe de régénération que l'on a prétendu, les invasions germaniques sont venues malencontreusement interrompre et retarder le progrès naturel du génie latin.

"... Pour nous Français, les œuvres du génie latin demeurent une source inépuisable d'énergie. Nous pouvons nous y retremper sans crainte... Car le sérieux de la vie, la discipline sous la loi, la subordination de l'individu à la société, l'énergie militaire et civi-

(1) Nous avons trouvé ce bel article, sans signature, dans le *Bulletin* du Petit Séminaire de Nice (France), et avons jugé opportun de le reproduire à l'appui de ce que nous avons écrit dernièrement sur le même sujet. Constatant ensuite que la majeure partie de l'article est extraite de la conférence de M. Brunetière sur le *Génie latin*, prononcée récemment à Avignon, nous mettons entre guillemets ce qui, après une comparaison rapide, nous paraît le texte même des paroles de l'illustre conférencier.—O.